

personne ne peut se dissimuler que ce ne soit là un des plus grands périls de la société moderne.

Et certes ce péril était fortement à redouter, en voyant une nation comme l'Angleterre, la plus vieille nation libérale de l'Europe, qui, en même temps qu'elle avait assis dans ses lois le règne de la liberté civile et politique, cependant persécutait la conscience. En faisant disparaître cet exemple si terrible pour nous, de pouvoir jouir de la liberté civile, tout en n'ayant aucune liberté religieuse, O'Connell a rendu à la société moderne un des plus grands services qu'il pouvait lui rendre.

Et enfin, messieurs, pour terminer, pour que vous voyiez à quel degré O'Connell avait été le libérateur de l'Eglise, considérons ceci, que le principe de la liberté de conscience, d'où doit dépendre tout l'avenir de l'Eglise, était déjà appuyé en Europe par la puissance de l'opinion et la puissance du catholicisme; car partout où l'opinion peut s'exprimer, elle demande la liberté de conscience, et dans la plupart des grands Etats catholiques, la liberté de conscience était également assise; en sorte qu'il ne restait plus, parmi les grandes puissances européennes, que le protestantisme, qui n'eût pas donné son consentement au grand principe de la liberté de conscience.

Aujourd'hui, grâce à O'Connell, l'opinion, le catholicisme et le protestantisme, c'est-à-dire toutes les forces intellectuelles et religieuses de l'Europe, sont d'accord pour baser le travail de l'avenir sur ce principe de la liberté de conscience. Et lorsque les résultats en seront acquis, messieurs, lorsque nous aurons vu, non pas nous, mais nos descendants pour qui nous travaillons, lorsque nous aurons vu toutes les erreurs religieuses vaincues par le seul développement pacifique du christianisme au moyen de la liberté de conscience; lorsque l'islamisme aura reculé, et que le brahminisme et le bouddhisme, qui déjà fuient devant nos flottes et nos vaisseaux, auront cédé le terrain et disparu, qu'il ne restera plus ici-bas, par suite de la discussion libre, qu'une seule doctrine en présence, celle du christianisme, et qu'ainsi le débat final sera arrivé et touchera à sa consommation, alors nous aurons l'idée de ce qu'O'Connell a fait en affranchissant sept millions d'hommes en Irlande et cent millions d'hommes dans les colonies qui appartiennent à l'Angleterre, en leur apportant la liberté de discussion, le libre développement des principes de la vérité et de l'action de Dieu sur la terre.

Voilà, messieurs, en peu de mots, comment, par ce grand triomphe de l'émancipation catholique, O'Connell a mérité que son nom fût inscrit à côté des plus grands libérateurs de l'Eglise catholique. Je dois ajouter, messieurs, qu'il a été l'un des libérateurs de l'humanité, et je vous demande encore quelque moment pour l'établir et pour achever ainsi l'éloge de notre héros.

Ce n'est pas seulement l'Eglise qui est persécutée ici-bas; l'humanité l'est aussi. L'humanité est comme l'Eglise tour à tour persécutée et délivrée. Cette double persécution vient du même principe. Dieu et l'Eglise sont persécutés, parce qu'ils ont des droits et qu'ils établissent des devoirs; l'humanité est persécutée, parcequ'elle a des droits et qu'elle commande des devoirs. Et comme le droit nous pèse, le devoir nous pèse encore peut-être davantage, et nous cherchons sans cesse à leur échapper, non-seulement au détriment de Dieu, mais au détriment de nous-mêmes, eux-mêmes, qui se soumettent à des droits de l'homme comme nous nous lions des droits de Dieu; et c'est une grande erreur, messieurs, de croire qu'il n'y a ici-bas qu'un combat, et que l'Eglise ayant sacrifié ses droits, il n'en resterait pas d'autres pour lesquels il faudrait combattre.

Non, messieurs, les droits de Dieu et les droits de l'humanité sont conjoints; les devoirs envers Dieu et les devoirs envers l'humanité ont été confondus par la loi du Sinaï comme par la loi de Jésus-Christ, dans une seule et même loi, qui a été déclarée la loi des prophètes. Par conséquent, ce que nous trouvons contre Dieu, nous le trouvons aussi contre l'homme; et ainsi, il y a sur la terre contre nous, enfants de l'homme, aussi bien que contre vous, enfants de Dieu, il y a, messieurs, des heures de persécution et des heures de délivrance. Et de même que nous comptons les heures de la persécution parmi les plus terribles souvenirs de nos histoires, nous comptons aussi parmi nos plus mémorables et nos plus heureux moments ceux où la Providence a suscité pour nous, en tant que nous ne sommes que des hommes de passage sur cette terre, à suscité pour nous des défenseurs et des libérateurs. De sorte, messieurs, que s'il me fallait traverser l'histoire à la main, toutes les divisions que j'indique, il me serait aisé de vous faire apparaître de grands noms dans l'opprobre de la persécution, et de grands noms dans la gloire et la justice de la délivrance.

Eh bien, en lisant le passé, quoique aussi le passé doive nous être sacré, quoique nous devions y retourner volontiers pour y chercher des leçons et du courage, en lisant le passé, O'Connell se présente à nous aussi parmi ces libérateurs qui ont travaillé pour conquérir, pour garder, pour assurer les droits sacrés de l'humanité. Et voyez, messieurs! O'Connell avait 54 ans lorsqu'il obtint le triomphe de l'émancipation des catholiques. A 54 ans, messieurs, ce n'est pas un âge qui soit exposé à beaucoup de périls à cause qu'il est voisin de la vieillesse; non, ce n'est pas ce que je veux dire; mais à 54 ans, quand on a obtenu par trente années de travaux un acte aussi grand que l'émancipation d'un empire, au point de vue de la conscience, la grande tentation, c'est de se reposer, c'est d'être content, c'est d'avoir accompli sa vie. Et il y a peu d'hommes, messieurs, il y a peu d'hommes à cet âge, il y a peu de tribuns du peuple montés sur un pareil poir, qui consentent à lutter encore, à chercher un nouveau théâtre où ils peuvent échouer, et à sacrifier ainsi l'espérance d'une vieillesse heureuse et déjà toute couronnée. Il y en a peu; c'est là l'écueil de tous ces fameux tribuns du peuple. L'âge et le succès développent l'ambition. Quand on croit avoir servi la liberté et la justice, on veut servir le pouvoir; on croit ne pas changer de théâtre ni de terrain, on se fait l'illusion de se persuader qu'il y a deux manières de servir les hommes; et ainsi, presque toujours, on fait de la seconde part de sa vie une insulte à la première portion.

O'Connell, messieurs, n'agit pas de la sorte. Il a été jeune jusqu'à la fin de sa carrière de 72 ans. J'aperçois bien des jeunes gens dans cet auditoire, eh bien! O'Connell a été des leurs jusqu'au moment où il a disparu du milieu de nous; il s'est éteint dans la verdure, dans la sérénité d'une jeunesse inaltérable.

A peine l'émancipation catholique obtenue, à peine lui, le premier après deux siècles, lui catholique, siégeant au parlement de Westminster étonné d'avoir ouvert ses portes à un Irlandais, à peine a-t-il obtenu cet incroyable triomphe, qu'il va dire à son peuple que ce n'est pas assez d'avoir franchi Dieu, que Dieu et l'homme sont inséparables; que c'est peu d'avoir servi la patrie du ciel, s'il reste quelque chose à faire pour la patrie de la terre; que c'est n'avoir accompli que le premier commandement, et non le second; et comme il est écrit qu'aimer Dieu et aimer l'homme sont deux commandements qui n'en font qu'un seul, O'Connell vient confesser à son pays qu'il veut le combler de gloire. Ayant obtenu la

plus grande victoire qu'il eût été obtenu de mémoire d'homme, il confesse qu'il veut recommencer sa vie et qu'il espère vivre autant qu'il a vécu pour continuer la défense de Dieu et la société des saints. Ah! messieurs, j'admire cette résolution héroïque, et je me plains à voir jusqu'à 72 ans cet homme refaire toute son existence, recommencer tous ses travaux comme à plaisir, et jamais, jusqu'au dernier moment, il n'a failli à cette mission d'établir l'égalité des droits de l'Irlande avec l'Angleterre: car tout le despotisme consiste en ceci: c'est de diminuer les droits d'autrui pour augmenter les siens propres. Tout le despotisme est là; et comme tous sans exception, nous aimons à diminuer les droits d'autrui pour augmenter les nôtres, il s'ensuit que nous sommes tous un peu coupables de despotisme. Et celui-là qui peut se flatter de ne jamais diminuer les droits d'autrui pour augmenter les siens, celui-là peut se flatter d'avoir atteint le dernier degré de perfection de la nature humaine.

Eh bien! il n'y avait pas égalité de droits civils ni politiques entre l'Angleterre et l'Irlande, malgré l'émancipation des catholiques. L'Angleterre avait diminué la propriété d'Irlande pour augmenter la propriété anglaise; l'Angleterre avait diminué le commerce d'Irlande pour augmenter le commerce anglais; l'Angleterre avait diminué l'industrie d'Irlande pour augmenter l'industrie anglaise, et ainsi de tout le reste.

Eh bien! O'Connell déclare qu'il ne posera pas les armes avant d'avoir obtenu l'égalité absolue entre les sujets que l'empire britannique possède en Irlande et les sujets qu'il possède sur la terre d'Angleterre.

Eh! mes frères, ce n'est pas tout que de défendre la justice et la liberté: c'est beaucoup sans doute, mais on peut les mal servir, et par conséquent, avant d'accorder à O'Connell le titre de libérateur de l'humanité (car quiconque travaille pour une patrie humaine travaille pour l'humanité tout entière, parce que nous sommes tous solidaires), il s'agit de savoir si O'Connell a bien servi la cause de la justice et de la liberté de son peuple et de l'humanité. Or, messieurs, sur quoi O'Connell a-t-il fondé sa lutte de délivrance purement humaine de l'Irlande?

Il l'a établie sur ce point fondamental; il a dit: Le premier moyen d'affranchissement qu'ait un peuple, c'est la réclamation du droit. Et, en effet, messieurs, il y a dans l'idée du droit une puissance telle que rien ne peut y résister. Celui qui peut dire: J'ai mon droit, c'est mon droit que je réclame, dispose d'une force que la tyrannie ne peut pas surmonter. Le silence du droit est le chef-d'œuvre que veulent atteindre tous les oppresseurs d'humanité; ils veulent que la terre se taise devant eux, comme l'Ecriture l'a dit, en parlant des succès d'Alexandre. Partout où il y a une bouche qui proclame le droit, le despotisme est inquiet; il n'est heureux, il n'est assis, il n'est stable lui-même qu'un jour où aucune bouche ne réclame. Ne le menacez pas d'armées, ne lui parlez pas de violence, il chérit la violence: l'armée, c'est l'affaire d'une bataille; une émeute, c'est l'affaire de quelques agents de police. Mais le droit qui parle avec calme, avec honnêteté, avec sincérité, qui parle par la bouche d'un homme digne de le défendre et qui le défend par sa vie tout entière; ah! voilà ce qui lui fait peur.

Eh bien! O'Connell a proclamé toute sa vie qu'il n'y avait pas d'autres armes à employer que la réclamation du droit.

Il est vrai, messieurs, et je pressens votre objection; je parais m'écarter ici de mon sujet; mais c'est qu'il ne s'agit pas seulement de la gloire d'O'Connell; il s'agit surtout de l'exemple qu'il nous a donné, et dont chaque bon citoyen d'un pays ou d'un autre, dont nous tous, nous devons faire notre profit. Achevons donc la théorie d'un grand homme affranchissant son pays, et voyons ce qu'il a fait, afin de comprendre ce que, dans notre position, nous pouvons avoir à faire aussi. Et d'abord, reconnaissez la puissance du droit. On oppose qu'il y a de temps et des lieux où la réclamation du droit n'est pas possible, où il faut une vertu comme celle qu'avaient les premiers chrétiens des catacombes pour pouvoir réclamer le droit, et que réclamer le droit, c'est tout simplement faire immoler l'un après l'autre tous les gens de bien qu'un pays esclavé peut encore compter. Messieurs, je comprends l'objection, je ne la résous pas, parce qu'O'Connell n'avait pas à la résoudre; il appartient à un pays comme le nôtre, où la réclamation peut se faire, où il existe le droit de la parole, de la presse, du pétitionnement, de l'association, de l'élection. Il lui paraissait impossible que, dans un tel pays, le droit ne pût pas venir à bout de triompher: il disait malédiction! malédiction à un pays libre qui emploie autre chose et une autre puissance que la réclamation du droit! Ah! si vous étiez dans un pays de servitude, dans une terre d'Egypte, parce que je ne veux parler ici que de l'antiquité, dans une comparaison de cette nature, si vous étiez dans un pays d'Egypte, peut-être un autre système serait-il nécessaire; mais nous sommes dans une terre franche, et par conséquent nous devons agir, non pas comme des esclaves, mais comme des hommes libres, en vertu de leur liberté présente pour conquérir le reste dont ils ne jouissent pas encore.

Voilà, messieurs, le terrain où s'était placé O'Connell; et quand on voulait lui faire un crime de n'avoir pas proclamé la violence, parce qu'il y a des pays où l'on est obligé d'y recourir, je ne dis pas mais pensée des pays où il n'y a pas de bouche, de livres, d'organes, et où on ne sait comment faire, sinon s'abandonner aux flots tumultueux du hasard, O'Connell répondait qu'il n'avait pas à se préoccuper de cette objection, parce qu'il vivait sur un autre terrain, et qu'il devait, au contraire, braver tout ce qui pourrait nuire à la justice, à la force de sa combinaison d'affranchissement. Donc, la réclamation du droit est le moyen le plus puissant de l'obtenir un jour ou l'autre. Mais ce n'est pas tout de réclamer le droit, il faut le réclamer toujours comme faisait O'Connell, sans relâche, sans repos. Il ne suffit pas de parler, d'écrire, de pétitionner, de s'associer aujourd'hui, il faut parler demain, toujours, écrire demain, toujours, pétitionner demain, toujours, s'associer demain, toujours, jusqu'à ce qu'enfin l'on arrive, jusqu'à ce que l'iniquité soit fatiguée de son injustice, et soit obligée, par la force même des choses, d'accorder ce qu'il est dans le droit qu'elle accorde.

O'Connell, messieurs, a pratiqué jusqu'à la fin de sa vie cette persévérance; il n'a pas cru qu'il suffisait d'un jour; il avait alors 54 ans, il est mort à 72. Il savait très-bien qu'il ne venait pas l'égalité des droits d'Irlande et d'Angleterre; il le savait, mais il savait aussi qu'il aurait des héritiers, il savait que la justice descendrait sur sa tombe, que tôt ou tard, par la voie qu'il avait tracée, l'égalité des droits de l'Irlande et de l'Angleterre était inévitable, que cette dernière couronne était inmanquable, et que la postérité la placerait sur son tombeau.

Mais il ajoutait une troisième condition à celle de réclamer le droit, à la persévérance dans la réclamation; il voulait qu'on fût irréprochable dans la réclamation; il disait souvent: Celui qui commet un crime fortifie ses ennemis. Il voulait être irréprochable de deux façons: en ne demandant jamais la liberté ou la justice pour lui seul, pour son parti seul, pour sa nation seule, mais pour tous.

Quiconque ne demande pas la justice et la liberté pour tous, est un despote déguisé. Il n'y a point de valeur dans

la réclamation d'un droit qui n'est pas pour toute l'humanité; l'humanité est une, l'humanité est tout ou rien, c'est vous et moi et vous tous. Si j'excepte un seul homme, si j'excepte le cheveu d'un homme de la réclamation, je ne suis pas juste, je n'entends pas la vérité, la conscience publique me repoussera toujours. On repoussera toujours un homme qui demande justice pour lui, pour son parti, et non pour les autres partis. Et de là vient que vous voyez des peuples arrivés à un certain point de développement dans leurs institutions, s'arrêter tout à coup, flotter, être incertains et ne pas obtenir ce dont ils ont besoin.

C'est, messieurs, qu'il y a dans leurs membres une trahison occulte du droit, c'est qu'il y a des partis qui veulent le droit, la justice, la liberté pour eux et non pour les autres. Or, dans cette voie et dans cette ornière-là, on ne combat pas seulement contre les autres, on combat contre soi, et vous errez dans un misérable cercle vicieux où l'on a pour vous exactement les mêmes égards que vous avez pour les autres.

C'est là, messieurs, dans la théorie d'O'Connell, son premier précepte, et ce précepte, il le faisait toujours passer dans la pratique. Aussi tous les protestants sincères de l'Angleterre étaient-ils unis de cœur avec lui; on lui en a donné souvent des témoignages. On a vu des hommes qui n'avaient pas les mêmes croyances, qui n'appartenaient pas à l'Irlande, fraterniser avec lui. Ah! c'est qu'il y a dans le cœur d'un honnête homme qui parle pour tous, qui se dévoue pour tous, une tout-puissance de sincérité et d'honnêteté qui est infailliblement victorieuse.

Où, catholiques qui êtes ici, si vous réclamez la liberté pour vous en France, mais si vous ne la réclamez pas pour tous les lieux qui éclairent le monde, et pour tous les pays, sous quelque régime que soit vous ne l'obtiendrez pas; vous n'obtiendrez pas pour vous seuls ce que vous obtiendrez pour tous. On vous dirait: Vous réclamez la liberté, parce qu'ici vous n'êtes pas les maîtres, et là où vous êtes les maîtres, vous ne donnez pas la liberté, vous n'êtes donc pas dignes d'en jouir: on méprise d'être esclaves là où l'on est disposé à rendre les autres esclaves. Vous ne pouvez obtenir l'égalité des droits qu'en donnant aux autres ce qu'il dépend de vous de leur donner. Tels étaient les principes d'O'Connell. Mais, de plus, il disait qu'il fallait être irréprochable, en ce sens qu'il fallait éviter toute espèce de violence. Respectez la loi, l'autorité; car, messieurs, l'autorité est aussi la liberté; il n'y a point de liberté sans autorité. Quiconque traite l'autorité en ennemi ne comprend pas ce qu'il dit ni ce qu'il fait. L'autorité est une patrie de la liberté, et dans la charte chrétienne comme dans la charte civile des peuples chrétiens, ce n'est pas seulement la liberté qui est inscrite, c'est aussi l'autorité. Il y a la charte des lois aussi bien que la charte des droits, et le devoir est nécessaire à la liberté tout autant que le droit politique. Par conséquent, là où vous ne respectez pas la loi, là où vous ne respectez pas l'autorité, le devoir et la liberté ne sauraient exister. Jamais un peuple comme celui-là ne sera libre, jamais un peuple qui méprise la loi et l'autorité n'arrivera à s'affranchir. Aussi, avec quel respect O'Connell parlait-il toujours de la loi, excepté dans les points où elle était injuste, et encore, même dans ce cas, l'observait-il ou demandait-il qu'on l'observât, au lieu de la violer, d'essayer de la détruire par la violence.

Aussi, messieurs, comme je le disais en commençant, il a l'honneur de descendre dans la tombe après quarante-sept ans de lutte, sans qu'on ait jamais obtenu contre lui une seule condamnation judiciaire; et dans cette fameuse affaire de Clontarf, où il semblait que le gouvernement britannique; je dis il semblait, car je ne crois pas que le gouvernement britannique ait voulu souiller la robe tribunitienne même de beaucoup de sang; où il semblait que le gouvernement britannique eût résolu d'en finir avec l'agitation en proclamant une ordonnance qui interdisait cette réunion de 500,000 hommes; car c'est en ce nombre qu'O'Connell savait réunir des assemblées; certes, ce jour-là, tout le monde aurait affirmé qu'il était impossible qu'il n'y eût pas un conflit entre les troupes britanniques et les membres catholiques de cette réunion. Aussi, on le vit tout le jour et toute la nuit envoyer courriers sur courriers, déployer une activité qu'on ne lui avait jamais connue, afin d'éviter la réunion, et il y réussit. Le lendemain, pas une arme ne se trouvait sur le champ de Clontarf, qui pourtant était préparé pour recevoir 500,000 armés.

A la suite de cette mémorable journée, il fut cité à comparaître, et il obtint la dernière grande victoire qu'il ait obtenue. La chambre haute d'Angleterre, qui tenait dans sa main le sort du jugement, annula la procédure qui avait été faite en première instance, et tenant après quarante-trois ans, dans ses mains, le sort d'un homme que l'Angleterre estimait comme son adversaire, si ce n'est comme son ennemi, cette magnanime assemblée des pairs d'Angleterre eut le courage et l'honneur de déclarer qu'O'Connell n'avait pas failli.

Et ainsi il est mort sans qu'aucune condamnation l'ait atteint, et ses plus grands ennemis, à la fin de sa carrière, furent assez maîtres d'eux-mêmes, assez pleins de la majesté de l'empire, pour proclamer qu'il était innocent, et qu'il ne pouvait être atteint par la plus légère animadversion de la loi.

Il me semble, messieurs, et je finis, qu'O'Connell devait mourir là, au sortir de cet emprisonnement en 1845; mais, messieurs, Dieu en jugeait autrement. O'Connell était chrétien; O'Connell n'avait pas pu être insensible à tant de gloire, aux succès de ses efforts persévérants; il méritait que Dieu le purifiât avant de finir, et Dieu, en effet, lui envoya, après tant de couronnes qu'il avait moissonnées, cette couronne suprême d'adversité, sans laquelle aucune gloire n'est parfaite, et sans laquelle aucune vie ne saurait être auguste.

Il vit une partie de ses concitoyens se détacher de lui; il vit sa théorie d'affranchissement attaquée par des amis qui lui étaient des plus chers; il vit ce terrible fléau de l'Irlande, qui avait si souvent moissonné sa patrie, l'envahir de nouveau avec une force qui ne laissait aucune espérance, contre laquelle ne pouvait lutter même cette inépuisable charité de la France, qui cependant s'est montrée généreuse, et qui, il faut l'espérer, continuera de l'être encore à l'avenir.

O'Connell, messieurs, était à lutter contre cette poignante insulte et en même temps contre cette gloire de l'adversité, lorsque tout à coup, sur les rives sacrées du Tibre, une voix se fit entendre qui émut toute la chrétienté. La chrétienté attendait un père qui comprît les intérêts nouveaux de l'humanité, qui les prît dans sa main pontificale et pacifique, qui les levât de terre en quelque sorte jusqu'à la hauteur même de la religion; cette voix fut entendue au moment, dis-je, où O'Connell luttait ainsi dans son pays contre une adversité qui lui était si nouvelle, et il en comprit sur-le-champ la signification. O'Connell pouvait mourir, Pie IX était né; O'Connell pouvait se taire, Pie IX parlait. O'Connell pouvait descendre dans les langes du tombereau, Pie IX était debout sur la chaire de saint Pierre; il comprit qu'il n'avait été qu'un précurseur, et comme Jean-Baptiste il alla trouver son maître dans le désert.

O'Connell, vieux, usé, quitta sa patrie qu'il n'avait jamais presque abandonnée, pour aller déposer son cœur et sa vie tout entière aux pieds du Pontife que l'humanité tout entière couronnait en ce moment. Il partit: mais la Providence ne

lui donna pas la consolation d'arriver au terme de son voyage. Il expira sur les flots de la Méditerranée, au moment où il apercevait déjà comme les lueurs de l'horizon de Rome et croyait déjà voir la figure du Pontife, qu'il portait dans son cœur, et dont il allait chercher une plus voisine présence. Mais Rome l'avait prévenu, les arcs-de-triomphe se préparaient, et si la ville éternelle ne le reçut pas lui-même du moins elle reçut son cœur par les mains même de Pie IX, qui, appuyé sur l'épaule du fils d'O'Connell, fit entendre ces admirables paroles: "Puisse je n'ai pas le bonheur si long-temps désiré d'embrasser le héros de la chrétienté, que j'aie du moins la consolation d'embrasser son fils."

Je vous demande, messieurs, cet instant de paix, cet instant de recueillement et de silence, que vous et moi nous disions encore à ce héros bien-aimé les dernières paroles qui nous restent à lui adresser. Silence donc, messieurs, et respect profond pour ce moment de notre dernier adieu et de notre séparation!

Après une pause de quelques minutes, l'orateur continuait ainsi:

Messieurs, les intérêts de l'Eglise sont les intérêts de l'humanité, et les intérêts de l'humanité sont les intérêts de l'Eglise.

La société moderne étant l'expression des besoins de la société, elle est aussi l'expression des besoins de l'Eglise. Telle est, messieurs, la signification intime de la vie d'O'Connell. Elle a été la première réconciliation de la société moderne avec l'Eglise; elle est par conséquent la première réconciliation de l'humanité avec l'Eglise, et cette réconciliation, nous devons nous y consacrer tout entiers.

Il est vrai, je le reconnais, l'humanité, depuis cinquante ans, a voulu marcher, conquérir et gouverner sans l'Eglise de Dieu, sans l'Evangile et sans Jésus-Christ; cela est vrai; mais, messieurs, de ce qu'elle nous a méconnus, il ne s'ensuit pas que nous devions méconnaître les liens qui nous attachent à l'humanité. Oui, le christianisme n'est fort que parce qu'il a plus fait pour l'humanité qu'aucune autre doctrine ne peut faire pour l'humanité ce que le christianisme et l'Evangile sont capables de faire. Eh bien! il y a eu erreur de la part de ceux qui se sont faits nos ennemis; ils nous ont méconnus; ils nous ont même, si vous voulez, poursuivis; mais comme Dieu pourrît ses enfants, ainsi nous pouvons aussi les poursuivre et leur demander leur coopération. Oui, messieurs, deux hommes comme O'Connell et Pie IX changeront tous les ames ici présentes, et particulièrement les ames des jeunes gens qui m'entourent; je les conjure de travailler à la réconciliation de l'Eglise. L'humanité, là est aussi la gloire de l'Eglise. L'humanité a tressailli devant la mémoire d'O'Connell, elle tressaillait devant Pie IX aujourd'hui, parce qu'elle a compris que Dieu envoyait devant elle un agent de réconciliation, et qu'elle en sent le besoin. Et nous-mêmes, nous devons répondre à cette espérance, à ce tressaillement de la société moderne. Elle n'est pas aveugle, elle n'est pas ingrate, parce qu'elle réunit dans son amour et dans son admiration ces deux grands noms: O'Connell et Pie IX.

La voie nous est ouverte: entrons-y, courons à pleines voiles, avec ardeur, avec générosité, avec sincérité; et si vous sortez de cette assemblée pleins de ce désir, avec plus de courage, plus capables au dedans de vous de supporter le mal et d'accomplir le bien; si, dis-je, vous sortez d'ici meilleurs chrétiens, meilleurs citoyens, aimant davantage et la justice et l'équité, et la liberté et l'autorité qui est également de la liberté et du droit; si, dis-je, vous sortez ainsi; si, malgré l'infirmité de ma parole, que je déplore profondément, si tel est le sentiment que vous emportez, ah! messieurs, n'en cherchez pas la cause loin de vous, loin d'ici et de l'occasion qui nous réunit; mais dites-vous seulement que Dieu vous a parlé une fois de plus par l'ame de Daniel O'Connell.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 31 MARS 1848.

Nos lecteurs verront que nous consacrons la plus grande partie de cette feuille à la belle oraison funèbre d'O'Connell, prononcée dans l'Eglise de Notre Dame, à Paris, par le R. P. Lacordaire. Nous n'avons pas voulu diviser en deux un pareil discours, c'est la raison qui nous empêche d'avoir dans cette feuille de longs articles éditoriaux; nous espérons qu'elle suffira auprès de nos lecteurs.

Nous nous préparons à traduire de l'anglais en français le rapport fait par l'honorable inspecteur général Hincks sur l'état financier de la province, lorsque nous avons reçu la *Minerve* qui contient elle-même la traduction de ce rapport; nous le donnerons dans notre feuille de mardi.

OBSERVATOIRE.

Mardi a eu lieu une assemblée publique aux fins d'ériger en cette ville un observatoire public. Cette assemblée était composée de près de 200 personnes, parmi lesquelles se remarquaient un grand nombre de membres de l'Institut des arts et de plusieurs autres sociétés. M. Tait ayant été appelé à la présidence, et M. Garth ayant été invité d'agir comme secrétaire, M. Fleet prit la parole et proposa la première résolution. Après quoi MM. McGinn et Badgley (Dr.) parlèrent aussi longuement, surtout M. McGinn qui fut écouté avec la plus grande attention, et exprima en termes forts et énergiques la confiance qu'il avait ainsi que tous les amis des sciences à Montréal, de voir bientôt s'élever au milieu de nous un observatoire, qui parlerait en faveur de la liberté et des connaissances des citoyens de cette ville. — Après quelques résolutions exprimant la nécessité d'un établissement de ce genre dans la capitale du Canada, M. R. F. Andrews, secondé par le Dr. Badgley, a proposé et il a été résolu: Qu'afin de donner effet aux précédentes résolutions, il soit prélevé par actions d'un louis une somme de £750, et qu'aussitôt que la somme de £800 aura été soulevée, il soit convoqué une assemblée des actionnaires, pour élire les officiers nécessaires, qui feront ériger un édifice convenable, acquerront les instruments indispensables, et adapteront les mesures les plus propres à assurer le succès de l'entreprise.

Et sur motion de M. George Garth, secondé par M. H. Bulmer, il fut résolu:

Que les Messieurs suivants soient priés de former un comité pour disposer des actions, et faire tout en eux pour atteindre aussitôt que possible le but que se propose cette assemblée, et que cinq d'entre eux forment un quorum: MM. R. F. Andrews, Dr. Badgley, J. R. Bertholet, H. Bulmer, Dr. David, W. H. Fleet, W. Footner, Chs. Garth, Thomas Guerin, Hector L. Langevin, L. A. Huguet, Latour, Thos. McGinn, Jas. Spiers, Dr. Sutherland, G. M.